

Musée de l'Arles antique

Depuis le XVII^e siècle, certains Arlésiens éclairés, ainsi que les pouvoirs publics, recueillent, collectionnent et parfois publient les vestiges provenant du sol de leur cité. L'ensemble le plus éloquent est celui qui fut exposé par les consuls dans le vestibule de l'hôtel de ville à partir de 1614. La statue de *Jupiter*, le *torse de Mithra*, l'*Autel de la bonne Déesse*, ou le groupe de *Médée s'apprêtant à égorger ses enfants* ont ainsi été achetés au moment de leur découverte.

En 1651, la *Vénus* mise au jour dans le théâtre antique devint le joyau de cette collection ; malheureusement, elle plut à Louis XIV qui contraignit la ville à lui « offrir » ce chef-d'œuvre pour le parc du château de Versailles. A la même époque, les autorités ecclésiastiques rivalisaient de zèle pour la protection des « précieux restes » : le palais de l'archevêché et le couvent des Dominicains étaient décorés de sculptures. Chez les religieuses de la Miséricorde, un véritable jardin public proposait un choix de marbres provenant du théâtre antique comme les *Silènes*, les *Danseuses*, des autels ou des fragments de corniche.

Le premier musée des antiquités

C'est à la fin du XVIII^e siècle, que le premier musée, au sens moderne du mot, fut réalisé par les frères minimes aux Alyscamps : une convention du 7 décembre 1784 autorisait ces religieux à « rassembler et réunir dans un seul endroit les divers monuments d'antiquités, qui se trouvaient épars dans la ville ou son terrain [...] et de permettre d'être visités le plus aisément par les curieux ». Malheureusement, le couvent des Minimes fut pillé en 1793 et de nombreuses œuvres irrémédiablement endommagées. Les collections devaient alors connaître d'autres vicissitudes : le préfet Delacroix voulut, en 1801, faire main basse sur ces richesses pour les présenter à Marseille, puis une décision politique envisagea le départ des plus belles pièces pour le Louvre.

Il fallut toute l'habileté de Pierre Véran, le premier conservateur des collections arlésiennes, pour résister à ces pressions : par décret impérial du 9 janvier 1805, l'église Sainte-Anne fut finalement dévolue à la conservation des antiquités et reçut les différentes œuvres sauvées des tourments de l'époque. Ce lieu devait, au fil du temps, s'enrichir d'une façon considérable, mais la place vient à manquer et, en 1935, on dut sélectionner les objets chrétiens pour les installer dans l'ancienne église du collège des Jésuites. Le même problème étant reposé en 1954, il fut décidé de ne présenter que la statuaire d'époque impériale. Ces appauvrissements dramatiques, dont le corollaire était une perte sensible de la cohérence scientifique de l'ensemble, n'avaient cependant pas apporté de solution au problème majeur de l'accueil des nouvelles acquisitions. Il devenait évident que seule la construction d'un nouveau musée, suffisamment vaste et doté d'une infrastructure scientifique, permettrait de répondre à l'attente des différents publics tout en offrant un programme rigoureux de déploiement des collections.

Le nouveau musée de l'Arles antique et ses collections

L'option retenue fut le principe d'une construction à la conception architecturale novatrice, affirmant une forte présence apte à dialoguer avec les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Le projet fut confié à l'architecte Henri Ciriani, lauréat du concours national organisé par la ville d'Arles en 1983, et le site choisi, situé à proximité du cirque romain, en cours de fouille. Le plan triangulaire du bâtiment s'articule en trois grandes sections : un espace de présentation des collections permanentes ; une aile culturelle pour l'accueil du public avec bibliothèque et auditorium ; une aile scientifique consacrée à la recherche archéologique, à la restauration (mosaïque et céramique) et aux réserves.

Le muséographie développe l'histoire de la ville depuis le néolithique – des traces des périodes antérieures n'ayant pu être décelées à ce jour- jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive, selon un parcours chronologique et thématique.

La préhistoire est bien représentée grâce au spectaculaire mobilier des allées couvertes du Castelet tandis que la protohistoire est évoquée par trois sites essentiels : le sanctuaire de Mouries, le site de l'Arcoule, et le jardin d'hiver d'Arles, témoin d'un quartier de la ville à l'époque grecque.

La naissance de la ville romaine et son évolution sont exposés de manière didactique avec les monuments augustéens (le théâtre et le forum, ferments de la propagande impériale) ou plus tardifs, comme l'amphithéâtre et le cirque. Des plans, des maquettes voisinent avec des oeuvres qui proviennent de ces lieux.

Le parcours évoque ensuite, au travers de stèles et de portraits, la romanisation, l'armée et la société arlésienne, puis la maison, le commerce et l'artisanat au moyen de céramiques, de verres et de vaisselle en bronze de grande qualité. Des lingots de cuivre, d'étain et de plomb témoignent des échanges de matières premières. Diverses activités agricoles ou artisanales sont illustrées par des outils et par des thèmes iconographiques, développés sur les sarcophages, de l'olivaison, de la chasse ou du bon pasteur. Une exceptionnelle série de tuyaux en plomb et les maquettes de la meunerie de Barbegal (vallon des Arcs) viennent rappeler la maîtrise des hydrauliciens romains. Des statues autels ou stèles de divinités (Minerve, Mithra, Isis) et des sculptures de personnages mythologiques (Niobide, Médée ou un extraordinaire faune en bronze) décrivent la disparité des cultes.

Une section est entièrement consacrée aux pavements, constitués essentiellement de mosaïques, dont l'une offre dans son médaillon central une rare figuration d'Aïôn, le génie de l'année. Un passage surélevé autorise la découverte de ces magnifiques tapis de pierre avec tout le recul nécessaire pour pouvoir les apprécier. L'allée qui conduit le visiteur vers la sortie du musée est bordée de sarcophages, rappelant ainsi les Alyscamps. Ces bijoux de marbre, chrétiens ou païens, reflètent la richesse de la société arlésienne du II^e au V^e siècles après J.-C. Le mur, réservé aux stèles, aux inscriptions funéraires et à quelques façades de sarcophages, évoque aussi ces défunts qui nous ont laissé des témoignages de leurs croyances et de leur vie.

[Texte de Claude Sintès, extrait de « Arles, le guide : musées, monuments, promenades », Editions du patrimoine, 2001]